

grande allée qui mène au chemin du roi, et l'on circule à travers les champs en fleurs, et bordés de riches villas. Cependant, à peine les deux bandes se sont-elles ébranlées, qu'à un signal donné les pas se ralentissent, les têtes se découvrent. On fait le signe de la croix, et le maître de salle récite le cha-pelet, auquel tous répondent. Ce devoir une fois rempli, un des troubadours, reconnu pour la puissance de son gosier, se met en tête, et entonne l'une ou l'autre de ces chansons populaires, dont le répertoire des écoliers est si riche. Tous répondent en chœur, en marchant en cadence, et en peu de temps, ces trois milles de chemin, qui d'abord paraissaient devoir être interminables, ont été laissés derrière soi, sans qu'on y ait presque songé.

Cette petite scène que je viens de décrire est littéralement vraie aussi pour les écoliers de nos autres collèges. Or, les écoliers sont conservateurs avant tout. Ce n'est pas eux qui altèreraient à dessein un trait de naïveté, ou élimineraient un *s* et un *t* pour éviter une misérable faute de grammaire. Je n'en veux pour preuve que le "Chansonnier des Colléges," publié aux bureaux de *L'Abeille*, en 1854, et qui est, sans contredit, le meilleur qui ait vu le jour en Canada. On ne s'y pique pas d'un purisme déplacé comme dans maint autre recueil, on n'y a pas imprimé : "Malbrough s'en va en guerre," mais bien "Malbrough s'en va t'en guerre." On n'y lit pas non plus : "Il reviendra à Pâques," mais bien "Il reviendra z'à Pâques." Et c'est ainsi que ces chansons doivent